



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au **PETIT COURRIER**.)

### MODES.

#### BAL DE LA COUR.

Le bal donné aux Tuileries a été aussi brillant que le sont presque toujours ces fêtes de cour, auxquelles ne manque aucun prestige de luxe et d'élégance. On a dépeint cent fois tout le merveilleux de ces réunions immenses dans de splendides salons, où les diamans et les femmes jettent un éclat si vif et si piquant. L'aspect du souper est surtout ravissant. Cette rivière de femmes et de pierreries entourant une table immense resplendissante d'or, de cristaux et de mets délicats, est un des plus beaux coups d'œil qu'on puisse imaginer. Pour mieux jouir de cette vue, les hommes vont, pour la plupart, se placer dans les loges qui entourent la salle de spectacle, où se donne le souper. De là ils peuvent admirer à loisir cette chaîne de jeunes et jolis bras nus, et comprendre que, bien que lord Byron ait voué ana-

thème aux femmes qui mangent, il en est qui peuvent encore avoir de l'attrait même en portant un morceau de pâté à leurs lèvres. Du reste, le rôle d'observateur n'est pas long dans cette circonstance, et à peine les femmes ont-elles quitté la table, que les spectateurs deviennent bientôt acteurs à leur tour, et remplissent leurs fonctions avec un zèle qui ne leur permet point de réfléchir. Combien ils compromettent tout ce qui pourrait se trouver de poétique et de vaporeux dans leurs individus. Après le repas, les plus *positifs* s'en vont; ceux qui possèdent encore beaucoup de jeunesse et d'imagination retournent à la danse et aux femmes. Quelques groupes plus graves se forment dans des coins. La politique glisse par-ci par-là un mot dans l'embrasure d'une fenêtre. Les rangs s'éclaircissent, les connaissances se retrouvent, les femmes pâlisent sous leurs diamans, et se retirent insensiblement. — Et voilà un bal de la cour.



— Parmi les toilettes de bal qui font le plus d'effet, on remarque des robes en satin broché de nuances rose, bleue, blanche ou cerise. Cette étoffe, riche et élégante tout à la fois, se trouve dans un superbe assortiment chez M. Brousse, à la *Caravane* (rue Richelieu). Ces magasins, qui offrent à chaque saison de charmantes nouveautés, ont dans ce moment des *pékins*, des *gourgourans*, des *pompadours*, et divers autres articles en soie brochée et imprimée, qui sont tout-à-fait dans le style des modes d'aujourd'hui. On y trouve aussi, en gazes et tissus légers pour robes de bal, des assortimens non moins bien choisis.

Nous mentionnerons surtout les cachemires des *Indes* et les cachemires *français* qui se trouvent à la *Caravane* dans des dispositions et des nuances excessivement jolies et distinguées. Ils sont dignes des plus riches corbeilles et des plus beaux cadeaux. Il y aussi une telle progression dans ce genre de luxe, qu'acheter aujourd'hui de nouveaux cachemires est devenu une *nécessité indispensable*. Ceux qui datent de la *Restauration* ne sont plus de mode.

#### MODES D'HOMMES.

Le costume des hommes prend un genre qui s'accorde assez avec la mode actuelle. Les redingotes et pardessus se font en drap vigogne fin, souple et léger. Un large collet carré et les paremens sont en martre-zibeline. La poitrine, le dos, la taille, ornés de brandebourgs passémentés; les basques, d'une longueur et d'une ampleur extrêmes, se plissent tout autour, comme un jupon. Ces redingotes sont doublées en moire, en satin, et quelques-unes en velours.

— En grande toilette, les hommes portent des pantalons demi-larges en drap de soie noire. Le gilet de dessous, à schall, se fait en satin broché ou en velours. Les plus beaux sont en velours brodé en soie de couleur, en or ou en argent, formant

un semé de petites fleurs. Le gilet de dessous, aussi à schall, est en damas blanc chamarré de fleurs ou de dessins or ou argent tramés dans l'étoffe. L'habit en drap a les basques doublées en satin. — On a cité quelques élégans portant culotte de velours noir, avec jarretière formée par une petite boucle de diamans. Les bas de soie noire avec riches coins brodés à jour.

— Une autre toilette de fashionable est un pantalon collant en tricot de soie à petites côtes; les chaussettes à jour et le pantalon fermé sur la cheville par un ou trois petits boutons en pierreries; chemise à jabot avec manchettes rabattues sur le parement de l'habit; cravate blanche très-haute, avec un petit nœud, ou cravate en satin noir broché; souliers en peau de chèvre ou en cuir verni.

— Les mouchoirs des hommes sont ourlés à points à jour, ayant les initiales placées à l'un des coins, au milieu d'un écusson surmonté d'une couronne.

— Le second bal de l'Opéra a été plus animé, plus nombreux que le premier. Les femmes s'y montraient sous un aspect de réserve et d'élégance qui attestait que l'élite de la bonne société n'avait point dédaigné de venir prendre part à ces piquans divertissemens. Il y avait de jolis costumes. Les travestissemens seront plus que jamais à la mode cet hiver. Nous savons que plusieurs bals particuliers doivent être les imitations, en miniature, du bal de l'Opéra.





## UN BAL

A LA COUR DE LOUIS XIII \*.

Presque toutes les rues de Paris étaient désertes, excepté aux environs du château royal, dont une longue file de voitures obstruait les entrées; de jeune cavaliers montés sur de superbes chevaux caracolèrent au milieu des riches équipages et des laquais revêtus de magnifiques livrées. Les cris des jockeys, les torches allumées et portées par de nombreux pages, le doux éclat de la lune, qui éclairait de ses rayons argentés cette foule brillante et joyeuse, tout animait cette scène de nuit, et lui donnait un aspect pittoresque et fantastique. De ravissantes jeunes femmes remplissaient les vastes escaliers du palais et leurs robes transparentes se froissaient les unes contre les autres, et leurs parfums les décelaient d'avance. Puis il s'élevait un bruit sourd et confus, un bruit de pas légers et lourds que formaient les petits pieds chaussés de satin, et les bottines des officiers de la demeure royale. Les portes s'ouvrirent enfin, et ce fut plaisir à voir que toutes ces salles immenses et éclatantes de lumières, ces salles aux plafonds enrichis de mosaïques et de dorures, aux lustres de fin cristal qui brillaient de mille et mille feux, aux murs tapissés de velours et de glaces, et garnies de draperies onduleuses qui se balançaient mollement au-dessus de charmantes têtes de femmes graves et riantes, brunes et blondes et scintillantes de diamans; ce n'étaient que satins et gazes, moires et dentelles, sur lesquels les candélabres aux lueurs rougeâtres dessinaient mille nuances variées.

Au milieu d'une des salles on admirait la royale et gracieuse Anne d'Autriche, encore folâtre enfant, belle de ses quinze printemps et parée de ses grâces comme Louis XIII de sa jeunesse. Elle écoutait, le sourire sur les lèvres, le tableau enchanteur que Champagne, pein-

tre de la reine-mère, et par elle introduit à la cour, faisait de l'Italie, cette terre des beaux-arts où les poètes vont chercher des inspirations et les peintres des modèles et de la gloire; elle rêvait aussi à sa belle Espagne, à cette Espagne si féconde en histoires chevaleresques, à cette Espagne où la religion et l'amour marchent si bien ensemble; à ce pays qui possède tant de belles femmes et de nobles amans, où les grenadiers et les orangers prêtent aux doux entretiens leur mystérieux ombrage. Plus loin l'altière Marie de Médicis, belle encore de sa majesté et de sa noblesse, causait avec la maréchale d'Ancre; Marie de Médicis formant par sa gravité un extrême contraste avec Anne d'Autriche de 1616, bien qu'elle offrît plusieurs rapports avec la reine de 1643; Marie de Médicis regardant Louis XIII, qui riait en parlant à Vitry, capitaine des gardes, et à Charles-Albert de Luynes, page du dernier roi, et l'examinant avec un mélange de mécontentement et de fierté, d'amour maternel et de hauteur; puis complimentant gracieusement sur l'élégance de sa parure une jeune femme qui était près d'elle. — N'est-il pas vrai, M. de Saverny, demanda-t-elle à un jeune seigneur assis sur un sofa dont le velours d'un rouge éclatant faisait ressortir la blancheur de ses mains, n'est-il pas vrai que la toilette de madame est d'un très-bon goût? Gaston de Saverny répondit oui, bien bas; car il venait de reconnaître une femme qu'il avait remarquée au *Stabat mater* chanté le Vendredi-Saint dans la cathédrale de Paris, une femme qu'il cherchait partout, et dont les doux accens l'avaient pour ainsi dire initié aux concerts des anges.

La musique commença, les quadrilles se formaient, et chacun vint y prendre place; la dame étrangère ne dansa point, Gaston ne dansa pas non plus, et resta auprès d'elle silencieux et pensif; les boucles de cheveux s'agitaient, les fleurs et les plumes se balançaient mollement sur

\* Fragment d'un ouvrage inédit.



de blancs et jeunes fronts ; mille tableaux gracieux se succédaient rapidement aux yeux des spectateurs enchantés , mais Gaston insensible à ce qui se passait autour de lui , n'avait de regards , de pensées que pour une seule femme qui avait la puissance d'animer un cœur qui n'avait encore palpité que pour la gloire.

Marie de Médicis, étant allée dans une autre salle avec sa suite, avait laissé Gaston et l'inconnue presque seuls à côté l'un de l'autre. Cette dernière ouvrit l'une des fenêtres, car la chaleur était excessive ; le jeune cavalier s'approcha d'elle pour respirer l'air, et dit d'une voix émue : « Je préfère à tous les parfums dont on s'enivre ici , l'odeur de l'encens de la cathédrale de Paris, et, au bruit de tous ces instrumens , une voix suave qui retentit seule à mes oreilles. » La dame tressaillit, Gaston continua : « Une voix fraîche qui vient, comme un écho, se graver dans le cœur et dans le souvenir ; qui vous fait rêver délicieusement, que l'on croit toujours entendre lorsqu'on l'a écoutée une fois, qui ne sort jamais de la mémoire, qui vous poursuit à toutes les heures du jour, qui chasse le sommeil de votre couche, et vous fait préférer un chant de deuil et de mort à des scènes de vie et de bonheur.

— Pourtant à votre âge, reprit la dame en rougissant, l'existence ne se compose que d'espérance et d'illusions ; le souvenir n'est encore compté pour rien, et l'on sait apprécier les jouissances d'un bal comme les promesses d'un brillant avenir. — L'avenir, dit Gaston, avec feu et d'une voix basse, c'est de voir se réaliser les rêves dorés de sa jeunesse, les songes rians dont on s'est bercé, c'est d'écouter toujours ces sons qui enchantent l'imagination et sympathisent avec notre âme ; l'avenir, c'est l'amour que l'on ressent, que l'on inspire, c'est un sourire, c'est un... » Et Gaston sentait son sang circuler avec vitesse dans ses veines, et mille pensées diverses passaient et repassaient dans son esprit. L'inconnue, émue et

agitée, et ne pouvant soutenir l'expression des regards du jeune Français, s'était fait un voile de ses deux blanches mains, et les battemens de son cœur soulevaient le charmant corsage de sa tunique de satin blanc... Elle crut sentir sur l'une de ses mains le léger contact de lèvres brûlantes ; elle tressaillit... Puis quatre heures du matin sonnèrent tout-à-coup à l'horloge du château, et les femmes et les lumières pâlissaient, les danses cessaient, les salles devenaient désertes, et Gaston fut tiré de sa rêverie par le bruit des voitures qui s'éloignaient, des chevaux qui piaffaient, et l'inconnue avait disparu comme une illusion qui ne laissait après elle que le regret et le souvenir.

Mme ÉMILIE MARCEL.

---

EXTRAIT

DU

JOURNAL D'UN VOYAGEUR.

(Traduit de l'anglais.)

A l'exception de la Strada di Toledo, il n'y a pas à Naples un quartier plus vivant et plus animé peut-être que celui du Largo del Castello. Pour quelques sous, le flâneur obtient l'entrée des nombreux petits théâtres qui abondent dans ce quartier, et assiste ainsi, à peu de frais, aux horreurs d'un sanglant mélodrame, ou aux farces d'un arlequin. Sur les toiles qui décorent l'entrée de ces petits spectacles, on voit peints les méfaits d'une bande de brigands, avec la morale et consolante conclusion de leur traduction en cour d'assises. Plus loin *il signor Pulcinella amoroso, sventuroso et sempre battuto*, prodigue à foison des lazzi intelligibles seulement pour ses compatriotes, dont les éclats de rire



aux malheurs successifs de leur héros favori, prouvent la vérité de l'axiome : que dans les malheurs de nos amis, etc. De nombreux et discordans orchestres vous invitent à descendre dans de sales et obscurs celliers, où s'exhalent des émanations d'huile rance et d'ail, qu'on a tout le tems de savourer avant que le spectacle ne commence. Mais heureusement le limonadier est là, toujours stationnaire, son échoppe peinte, ornée de branches vertes, de citrons pendans, et de l'image enluminée de quelque saint. Son cri aigu, et le bruit que fait un petit baril rempli de glace, dans ses mouvemens balancés, ajoutent à la clameur générale. Si l'on peut facilement étancher sa soif, on peut également satisfaire l'appétit par des alimens solides. Avancez de quelques pas, et dans cette longue rue qui fait face au Castello Nuovo, et où il fait aussi clair qu'en plein jour, par la quantité de lumières disposées sur les nombreux étalages, vous pouvez, à votre choix, manger de l'ondoyant macaroni, du calamare, ou des autres tributs dont le protégé de saint Antoine enrichit l'Italie. Une réunion des cris les plus discordans vous étourdira sans doute, et peut-être une dispute dans laquelle les gestes joueront le principal rôle, viendra ajouter à votre stupéfaction, lorsque soudain le silence régnera partout, et vous verrez toute cette foule tomber à genoux : car une croix d'argent entourée de nombreux fagots enflammés, apparaît dans le lointain; elle s'avance lentement aux sons aigus d'une clochette, et annonce que le saint viatique s'achemine vers le lit d'un mourant. L'individu en tête de la procession, les mains armées de deux cloches, les agite avec les contorsions d'un possédé. Un parasol à l'orientale, garni de broderies et de riches dentelles, brille au-dessus de la figure calme et monumentale du prêtre. La confrérie, dont le moribond est membre, vient ensuite. Les personnes qui la composent sont couvertes de la tête aux pieds

d'une robe d'un noir luisant, et dans leurs capuchons deux petits trous sont pratiqués pour les yeux.

Ils ont l'apparence de fantômes. Les parens et les amis du malade, portant aussi des torches, ferment la procession qui poursuit lentement sa route, laissant derrière elle une longue trace d'étincelles éphémères comme les plaisirs d'une vie mal employée. Si cette scène éveille en vous des pensées sérieuses, tout près se trouve l'église, dont le portail, orné de fleurs artificielles et d'un dais de gaze, porte l'annonce d'une *indulgenza plenaria*. L'autel est riche d'or et d'argent; les piliers de marbre sont couverts de tapisseries de velours, et le dôme caché par des tentures de soie aux bordures dorées; de nombreux cierges dans des lustres de cristal taillés à facettes réfléchissent les mouvemens de tous les assistans. Si l'église contient une image dont la réputation soit bien établie, l'étranger apercevra devant la chaise brillante quelques dévots prosternés aux pieds de l'effigie miraculeuse, dans un recueillement muet, tandis que les uns se frappant d'une main la poitrine, de l'autre envoient des baisers à l'image de leur protecteur. Ces démonstrations paraissent, au premier abord, extravagantes et absurdes aux yeux de l'étranger indifférent; mais elles expriment rarement l'hypocrisie ou la fausse dévotion; au contraire, elle témoignent l'ardeur des sentimens, comme aussi la nature brûlante de ce peuple, et sont un exemple de la manière dont il traite tous les événemens de la vie.

Mais la nuit est froide, les nuages cachent le sommet du tranquille Vésuve; la lune n'éclaire pas les vagues de la baie, ni les édifices blanchâtres qui forment une rangée de palais vers la Torre del Annunziata. Ce fut peut-être dans une nuit pareille que s'endormit le fier patricien d'Herculanum, alors que les sons touchans de la lyre, les chansons de plaisir et d'amour, et des rasades de vin de Chio lui



permettaient des rêves délicieux. Mais, avant que le jour ne reparût, la mort avait jeté son corps dans un moule de mastic ardent. Bien que l'emblème de sa dignité, l'anneau, présent impérial, brille encore sur son doigt décharné, rien n'indique quel fut son nom et sa famille. Le Gaulois et le Scythe qui se promènent aujourd'hui dans son cunycée, sanctuaire sacré de son vivant, demandent en vain le nom de celui qui, du haut de son banc, dans le cirque, jetait sur leurs ancêtres un regard de mépris, auquel ceux-ci répondaient, du milieu de la sanglante arène, par un coup d'œil non moins fier et dédaigneux. L'Italie est un exemple vivant que les crimes des pères seront vengés sur les générations qui les suivent. Mais la politique est ici à l'index ; rendons-nous dans cette maison du Largo del Castello, dont les maîtres m'ont invité à une de ces réunions agréables qui ont tant contribué à mes plaisirs, durant mon séjour à Naples.

Les diverses scènes que je venais de parcourir m'avaient peu disposé à la gaieté ; mais comment résister à l'attrait d'une bonne musique, à de brillants costumes et surtout à l'influence des femmes ? Plusieurs officiers des gardes suisses étaient présents, et j'eus le plaisir d'en retrouver que j'avais connus à Paris, où ils venaient encore de prouver que l'honneur et la fidélité traditionnels de leur nation étaient toujours sans tache. — Comme tous les bals sur le continent, celui-ci présentait une espèce de congrès de toutes les nations de l'Europe. L'Allemand toujours convenable, jusqu'au moment où il veut singer le ton et la légèreté du Parisien qui est, je crois, le seul être au monde qui sache rendre la fatuité supportable ; le Russe, ce caméléon de notre espèce, qui semble prendre tout naturellement la langue et l'extérieur des autres peuples ; l'Anglais, tantôt trop empesé, tantôt trop souple, mais dans toutes les positions agissant comme si l'univers entier était dans l'obligation spéciale de le fêter, et accueillant les politesses

qu'on lui fait, à peu près comme s'il avait acheté son billet à la porte. Ses belles compatriotes sont souvent, mais non pas toujours, les heureuses imitatrices de leurs hôtes du continent, bien que si la chronique dit vrai, quelques-unes aient même imité les vices de leurs modèles. Pour une Française, Paris est le centre unique d'attraction, l'étoile polaire de ses désirs, le sujet exclusif de ses entretiens. Rarement recueille-t-elle de ses courtes migrations à l'étranger autre chose que des comparaisons toutes à l'avantage de son point de mire chéri. Je ne veux ni défendre ni soutenir l'assertion du poète Pope :

Every woman is at heart a rake.

Car je crois que quant aux dispositions morales, les femmes de tous les pays se ressemblent ; mais j'ose affirmer que si vous conduisiez une réunion de Parisiennes dans quelque site intéressant du globe, en dix minutes la capitale bien-aimée occuperait seule les pensées et la conversation de ces soi-disant admiratrices de la nature. La présence des dames napolitaines ne donne d'autre plaisir que celui de la vue ; car *il amico* est un être encore plus incommode que le mari le plus jaloux. Si, par un singulier bonheur, vous obteniez de l'une d'elles une contredanse, vous vous attendriez sans doute à obtenir aussi quelques mots de conversation. Point. Ses idées, son imagination semblent être uniquement réservées pour plaire exclusivement *al amico*. Deux beaux yeux noirs sont constamment fixés sur lui seul et le suivent partout, à moins que, comme cela arrive souvent, il ne se place derrière elle pendant la contredanse, [absolument comme une maman qui a amené, pour la première fois, au bal, une jeune innocente qu'elle ne veut pas perdre de vue. A l'exception de quelques Napolitaines dont le cosmopolitisme n'est nullement bien vu, il est rare qu'un étranger ait eu à se vanter de ses conquêtes auprès d'elles ; et celle qui aurait cédé à une impression en



sa faveur, serait infailliblement perdue dans l'esprit de ses compatriotes, bien qu'ils soient tout indulgence pour des sacrifices faits au cupidon italien.

S.-D.

### ANTIQUITÉS.

A Rome, on vient de terminer un énorme contrefort destiné à soutenir les voûtes extérieures du Colisée dans la partie qui menaçait ruine, vis-à-vis le temple de Vénus et de Rome. Ce grand travail, qui assure désormais la conservation de tout ce qui subsistait encore du monument le plus grandiose de l'ancienne Rome, a été exécuté par M. Valadier, architecte, et avait été ordonné dès 1820, par Pie VII. Le souverain pontife régnant, Grégoire XVI n'attache pas moins de prix à tous les travaux de ce genre. Déjà, sous ses auspices, on a rétabli les voûtes d'un passage souterrain par lequel l'empereur Commode avait coutume de se rendre de son palais au Cirque, et débarrassé le sol de l'ancienne arène. On a aussi enlevé les terres qui encombraient plusieurs monumens voisins. L'arc de Constantin, par exemple, n'est plus enseveli, comme autrefois, dans une enceinte creuse; mais il se détache de plain-pied sur le sol environnant. D'autres travaux de terrassement ouvriront une percée qui placera cet arc de triomphe au milieu du chemin public. A la même perspective se rattacheront l'arc de Titus, un côté du palais des Césars et le pont de Néron ainsi que la base du colosse de cet empereur. Enfin, la voie Sacrée, dont le pavé est mis à découvert, pourra être bientôt parcourue sans obstacle dans une très-grande partie de sa longueur.

### M<sup>me</sup> MALIBRAN

#### ET LE ROI DE NAPLES.

M<sup>me</sup> Malibran est à Naples : on ne l'a pas dit à Paris; mais nous qui n'oublions pas notre *diva*, l'admirable cantatrice qui nous a procuré de si vives, de si délicieuses sensations, nous le savions. Sans doute celle qui fut l'idole des Parisiens est l'idole de ce peuple chez qui la musique est une seconde existence; sans doute chaque soir, couronnée, applaudie, elle ajoute de nouveaux titres aux titres de gloire qu'elle possède. Il en est ainsi du public, nous en sommes certains; mais s'il faut ajouter foi à quelques récits qui nous arrivent de par-delà les monts, ce serait tout autre chose de la part de la cour. Il faut le dire tout net : il y a guerre, et guerre vive et terrible entre la cantatrice et le souverain.

Pourquoi? C'est un mystère que nous ne saurions pénétrer, mais le résultat est ostensible, mais il a frappé tous les yeux, mais on se demande de toutes parts ce que M<sup>me</sup> Malibran a pu faire ou dire pour encourir une disgrâce aussi extraordinaire? une disgrâce que le monarque ne se donne pas même la peine de déguiser. Serait-elle carbonaro? ferait-elle de la propagande? On s'y perd en vérité.

Il y a quelque tems, on donnait *Otello*. La pathétique Desdemona avait déjà excité bien des frémissemens dans l'assemblée qui se pressait dans la salle, des larmes s'apprétaient à couler de tous les yeux : le roi fit terminer l'opéra bien avant le dénouement, et demanda le ballet qui le devait suivre.

Un des premiers seigneurs de la cour de Naples offrait une fête à l'élite de cette capitale. Il y invita Sa Majesté. — Que nous donnes-tu, ce soir, lui dit le roi, après avoir gracieusement accepté l'invitation? — Sire, spectacle, concert et bal. — Très-bien; quelques bonnes bouffonneries, sans doute, pour ton spectacle?



—Sire, les plus amusantes que j'ai pu faire imaginer. — Et qui chante dans ton concert?

Le courtisan nomme les virtuoses les plus aimés, les plus distingués du théâtre et de la ville. Mais, habile orateur, il avait réservé le nom de M<sup>me</sup> Malibran pour terminer sa période, et prouver à Sa Majesté combien il avait à cœur de lui plaire dans cette circonstance.

— Ah! ah! reprit le roi, M<sup>me</sup> Malibran!... Tâche qu'elle chante avant mon arrivée.

Une éruption du Vésuve, brûlante, immense, dévorant tout sur son passage, n'aurait pas excité, certes, plus de rumeur dans Naples, que cette réponse. Tout imprégnée encore de la stupeur qu'elle a causée, elle nous est arrivée pour fournir à notre esprit une foule de réflexions au milieu desquelles nous nous perdons.

Qu'a fait M<sup>me</sup> Malibran au roi de Naples? répétons-nous. Pourquoi Sa Majesté se montre-t-elle si hostile à cette réputation si grande et si bien fondée?... C'est là le cas, ou jamais, de solliciter une intervention puissante; de charger promptement un ambassadeur d'aller exiger de claires et pressantes explications d'un gouvernement qui se permet de traiter avec si peu de courtoisie un talent qui est en partie notre ouvrage, à nous autres Français.

CH. D'A....

## Album.

Dernièrement, une femme de la ville de Damas ayant levé son voile un instant devant un voyageur étranger, un arnaute qui passait la tua d'un coup de pistolet, non pas par jalousie, comme on pourrait le croire, car cet arnaute ne la connaissait pas, mais simplement par mesure de police.

— Le 30 novembre dernier, quelques pêcheurs de Bannysannon ont trouvé, en jetant leurs filets près la côte d'Ivingston, un boîte de cuivre de six pouces de long sur quatre de large et deux de profondeur, contenant quatre-vingt-quatre médailles à l'effigie de Jacques I<sup>er</sup> d'Écosse. Ces médailles n'avaient point été détériorées par l'eau de la mer, la boîte étant hermétiquement fermée et en outre goudronnée sur tous ses bords. Cette dernière circonstance paraît inexplicable.

— A Springfield (États-Unis), on a remarqué sur l'écaille d'une tortue la date de 1717, gravée avec un canif. A cette occasion on a cité une tortue qui a vécu 220 ans, enchaînée dans le jardin des évêques de Pétersbourg, afin qu'elle n'endommageât pas les fraisiers.

— Le directeur du théâtre français de Berlin avait sollicité Potier de venir donner des représentations devant la cour... — Hélas! mon ami, répondit celui-ci, je ne suis plus d'âge à jouer pour le roi de Prusse.

A ce Numéro est jointe la planche 1030.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDFY SUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.





# Modes de Paris.

15 Janvier 1834.

N<sup>o</sup> 1030.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'opéra.

Coffure en crêpe des M<sup>mes</sup> de Mme Céline Martin place Vendôme

Robe en satin broché des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Barty, rue Richelieu 89.

Messrs J. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34, Rathbone Place, London